



Bulletin du

CERCLE JUIF

Montréal, Août-Septembre 1961

No. 67

Septième Année

A la dernière réunion du Cercle Juif

LE PROCES EICHMANN

Causerie de M. Fernand Beaugard

M. Fernand Beaugard, journaliste à la Presse, a assisté il y a quelques semaines au procès Eichmann. Il a livré ses impressions aux membres du Cercle Juif de Langue Française. Voici quelques extraits de sa causerie :

"Un heureux concours de circonstances m'a permis d'assister aux deux premières semaines d'audiences, en compagnie de quelque cinq cents représentants de la presse mondiale. Je connaissais, avant de mettre pied sur la piste de Lydda en banlieue de Tel Aviv, le 8 avril dernier, la vie de celui qui allait comparaître devant les juges d'Israël. Je savais d'Adolf Eichmann qu'il était né à Solingen dans la province de Westphalie, qu'il avait eu une enfance malheureuse, une adolescence médiocre, morose; qu'il en voulait à son père de n'être pas riche, à la société de ne pas l'accepter, qu'il était en fait le type idéal de paranoïaque.

J'avais, à travers un amas de documents, suivi sa jeunesse désœuvrée sans but, jusqu'au jour où, à Linz, ville autrichienne baignée par le Danube, apparurent les premières hordes des jeunesses national-socialistes. Et je voyais naître, à travers les pages de sa biographie, un nouvel homme. Adolf Eichmann, le timide, le craintif, se métamorphosait au contact de ses nouveaux camarades en un jeune homme virulent, vociférant. Dans les défilés tapageurs qui troublaient la quiétude de Linz et de Vienne, il était le plus bruyant, le plus audacieux. Il venait de trouver sa voie. Son existence jusque là morne, ses vêtements jusque là miteux, il pouvait les troquer pour une vie trépidante, un uniforme. Puis ce fut la lente ascension vers les postes importants de l'Etat-major nazi.

Dès 1933, le parti hitlérien s'empara du pouvoir et peu après Karl Adolf est admis dans le corps des SS. Portant le numéro d'immatriculation 45326, il est devenu partie de l'effroyable machine nazie.

Son talent d'organisation et de méthode, le seul d'ailleurs dont il

peut s'enorgueillir, attire sur lui l'attention de celui qui devait devenir son maître immédiat, Heinrich Himmler. L'excellence de son travail lui vaut de rapides promotions. Il est chargé d'établir un musée des Affaires juives et il s'attelle à cette tâche avec la tenacité d'un fonctionnaire loyal et l'ardeur d'un homme qui aime son travail. Sous le couvert d'un musée, le département dont Eichmann dirige de main de maître, l'opération devient un gigantesque classeur où sont enregistrés, avec une incroyable précision, les noms, prénoms de tous les citoyens allemands d'origine juive. Sans le savoir, le lieutenant SS Adolf Eichmann préparait la voie à la solution finale.

Mais dans tous ses gestes, au sein de toutes les fonctions dont son chef Himmler le chargea, Eichmann n'avait qu'une ambition: réussir, plaire à ses supérieurs, être reconnu comme un serviteur fidèle, un officier compétent. L'histoire de sa carrière au sein du corps des SS, est connue de vous tous. Himmler, le véritable chef du programme d'extermination juive, en fit son bras droit, lui confia l'exécution de son oeuvre diabolique. L'échec d'un gigantesque projet de déportation massive provoqua l'accélération de l'anéantissement. L'Allemagne nazie décida de se débarrasser des neuf millions de juifs, hommes, femmes et enfants qui la gênaient. A la conférence de Wannsee où s'étaient rassemblés Hitler, Himmler et Heindrich, le capitaine Adolf Eichmann se voit chargé d'une mission: une autre après les multiples missions dont il avait su s'acquitter avec un tel brio. Il devait assurer le succès d'une opération appelée: la solution finale du problème juif. On peut l'imaginer claquant les talons, criant son Heil et rougissant de fierté devant la confiance dont ses chefs faisaient preuve à son égard.

Le reste est passé à l'histoire. La solution finale, c'est-à-dire l'extermination de six millions de juifs constitue l'une des réalisations les

(Lire la suite en page 2)

LETTRE DE JERUSALEM

par MAURICE SAPORTA

Un jus de fruit glacé . . .
au soleil

La réalisation sur place et le lancement avec succès de la fusée "Chavith 2" constituent un exploit dont l'importance n'a échappé à personne. Construite par les savants Israéliens "Chavith 2", fusée à trois étages, s'est élevée à une hauteur de 80 kms, grâce à un carburant solide de fabrication israélienne. Cette réalisation spectaculaire a été suivie, quelques jours après, par une autre réalisation dans le domaine de la physique. Les savants de l'Institut National de Physique, dirigé par le Dr. Thabor, ont mis au point un groupe électrogène fonctionnant à l'énergie solaire.

Boire un jus de fruit glacé, réfrigéré par un soleil de plomb semble être une galéjade. . . et pourtant. Trois collecteurs cylindriques en matière plastique concentrent les rayons du soleil par leur surface concave, recouverte d'aluminium, sur les tuyaux d'eau traversant les cylindres au centre. L'eau chauffée à ébullition se transforme en vapeur, la vapeur à son tour transforme du chlorobenzène en vapeur qui elle actionne une turbine produisant l'électricité. Avec l'électricité, on fait ce que l'on veut et en particulier on peut faire fonctionner un grand réfrigérateur exposé au soleil. C'était simple mais. . . Pas si simple que ça puisque l'appareil comporte de telles améliorations, sur tout autre système du genre, qu'il en devient rentable. Les collecteurs sont de gros ballons en matière plastique que l'on peut gonfler et qui par conséquent, une fois vides, sont faciles à transporter. La turbine fonctionne au chlorobenzène avec un rendement supérieur à la vapeur. Des accumulateurs de chaleur permettent au groupe électrogène de fonctionner la nuit au même rythme que dans la journée et pour l'hiver une chaudière a été prévue que l'on peut alimenter avec n'importe quel combustible. L'électricité obtenue ici est quatre fois moins chère que l'électricité fournie par un générateur de type courant fonctionnant

au pétrole. L'entretien de l'appareil est pratiquement nul, son transport est facile et le carburant, par un ciel sans nuages, ne risque pas de faire défaut. Les nouveaux pays d'Afrique et d'Asie où il faudra des dizaines et peut-être des centaines d'années pour installer un réseau électrique complet ont, grâce à ce nouveau groupe électrogène, la possibilité de faire pénétrer le confort et le progrès dans les villages les plus reculés.

Compte tenu des moyens relativement limités dont peut disposer la recherche scientifique dans un pays de deux millions d'habitants, voilà deux réalisations qui ne cessent de surprendre.

Festival international de
chant choral

Dix-sept chorales étrangères et dix-huit chorales israéliennes totalisant 800 chanteurs, la quatrième Zimria a été un succès. On sait que l'initiative de ce festival international de chant choral en Israël est due à M. Propès de l'Office Israélien du Tourisme et que grâce aux efforts de M. Moché Sharett, dont l'intérêt pour la musique a toujours été très vif, la Zimria est devenue une manifestation musicale très appréciée du public. Le second concert de gala a eu lieu à Jérusalem dans la très belle salle du Palais de la Nation en présence du Président de l'Etat. Les ensembles les plus appréciés ont été le Jewish Male Choir de Londres, sous la nouvelle direction d'Emmanuel Fisher qui a su conserver à ce groupe son homogénéité et ses hautes qualités musicales. "La Faluche", chorale d'étudiants de Paris, dirigée par Jacques Grimbert, a été chaleureusement applaudie pour sa merveilleuse sonorité dans l'interprétation de chansons françaises. La chorale Yougoslave s'est elle aussi taillée un beau succès avec des chansons folkloriques interprétées avec accompagnement d'instruments populaires, mandolines au son aigre, balalaïcas, guitares, etc. . . A noter sur les festivals précédents, une

(Lire la suite en page 4)

Ce bulletin est publié tous les mois par :

LE CERCLE JUIF DE LANGUE FRANÇAISE

493 rue Sherbrooke Ouest, Montréal

Tel.: VICTOR 4-8621 (local 293)

Président du comité exécutif:

S. D. COHEN

Secrétaire et rédacteur-en-chef du bulletin:

NAIM KATTAN

"Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication."

AVANT LE VERDICT

Le procès Eichmann est terminé. Les juges israéliens feront connaître leur verdict dans quelques semaines. Leur sentence ne modifiera en rien le fond de cette tragédie. La condamnation d'un homme ne peut être que symbolique quand il s'agit du plus effroyable crime qu'ait connu l'humanité dans toute son histoire. Le sort d'Eichmann est dorénavant sans grande importance. Ce procès aura été cependant d'une profonde signification. Il a d'abord révélé au grand jour la profondeur de l'abîme à laquelle l'humanité peut descendre. Ceux qui ignoraient les horreurs du régime nazi, ceux qui les ont oubliées, ont pu réaliser la menace encore présente de toute idéologie totalitaire. Le procès Eichmann a démontré la technique perfectionnée de la mort élaborée par une idéologie qui, au départ, niait l'Homme. Ce serait, me semble-t-il, un peu trop facile d'alléger la responsabilité des bandes hitlériennes en faisant porter le poids du crime à toute l'humanité. Si Eichmann est accepté comme un simple technicien d'une machine de mort on enlèvera toute responsabilité à l'Homme. On le réduira ainsi à l'état d'un robot sans âme. Si l'homme n'avait plus à faire le choix entre la noirceur du gouffre et l'aspiration à la dignité, le courage, l'honneur, le simple fait d'être un homme n'aurait plus de sens. Au procès Eichmann, il y avait des juges qui demandaient des comptes à un criminel mais il y avait aussi des millions d'hommes de tous les pays et de toutes les professions religieuses et idéologiques qui portaient un jugement sur la plus grande aberration de notre époque. Là, l'humanité marquait le point de partage entre la négation de la vie et sa sauvegarde. Cet acte moral a pris des contours d'un débat juridique mais déjà la cause Eichmann est entendue. Il reste maintenant à l'Homme, indépendamment du verdict, de défendre la sienne.

Eichmann . . .

(suite de la page 1)

plus sinistres jamais consignées dans les pages du livre de bord de l'humanité. Et Adolf Eichmann en fut l'exécutif, l'organisateur. Qu'il n'ait fait qu'exécuter des ordres venus de haut, ce n'est pas à moi de le décider. Le tribunal d'Israël rendra son verdict.

Dans la matinée du 11 avril dernier, à Beith Haam, la plus forte armée de journalistes jamais rassemblée, se massait dans la salle d'audience. Les journaux, postes de radio, de télévision, grands magazines, agences de nouvelles de quarante-cinq pays y avaient délégué leurs représentants.

Cinq cent cinquante correspondants, soit deux fois plus qu'aux procès de Nuremberg, appareils à transistors suspendus au cou, écouteurs à l'oreille, virent les trois juges d'Israël prendre place à leurs

fauteuils et, quelques instants plus tard, par une cloison secrète, apparaître l'accusé. Je vous avouerai que jamais je n'oublierai ce moment. Pas un bruit dans la salle réservée à la presse, dans les galeries réservées aux diplomates et observateurs privilégiés. Tous retenaient leur souffle pendant que la vedette du procès du siècle, après un furtif coup d'oeil vers l'auditoire, s'asseyait rigide et impassible dans son box de verre blindé à la droite du tribunal, à côté de la table réservée aux procureurs Servatius et Wechtenbruch.

Ainsi débuta le procès Eichmann. On m'a demandé à maintes reprises, depuis mon retour d'Israël, s'il était mené de façon impartiale. A ceci, je laisserai le procureur-général israélien répondre. Je le crois mieux qualifié que moi, car non seulement Me Hausner est un juif, un Israélien, mais il est, je crois, un excellent juriste.

LES LIVRES

CUL-DE-SAC, de Yves Thériault, Institut Littéraire du Québec, Québec.

On retrouve dans ce roman la verve, la violence et l'imagination de Thériault. Son héros est cette fois un Canadien. Thériault a fait le tour des Juifs, des Indiens, des Esquimaux. Le héros de ce roman ne subit pas le poids de son origine et de son passé. Il est accablé cependant par l'alcoolisme qui lui dispense des rêves éveillés mais qui l'épuise et qui l'achemine vers l'annihilation de ses forces vives. Pourtant ce héros est un bâtisseur, un fort. Malheureusement, il a le coeur tendre et sa mémoire trop forte le poursuit continuellement. Thériault a poussé la description réaliste du vautour qui arrache la chair de cet homme déchu jusqu'à la limite de la vraisemblance.

AUCUNE CREATURE, de Robert Charbonneau, Editions Beauchemin, Montréal.

Le nouveau roman de Robert Charbonneau retrace le drame d'un homme et décrit le milieu nationaliste ainsi que le milieu de la bohème à Montréal. Le héros de Robert Charbonneau est vivant. Il est vrai. On s'attache à lui et on s'intéresse à ses tourments, à ses regrets, ses affections et ses amours. On ne croit pas toujours malheureusement ni aux nationalistes ni aux beatniks de la rue Stanley. L'invraisemblance naît

peut-être du décalage entre des événements qui se sont passés hier et que l'auteur fait coïncider avec ceux qui se passent aujourd'hui. Robert Charbonneau ne manque certes pas du sens de l'observation et certaines descriptions de ses groupes humains sont extrêmement saisissantes.

LA CRUAUTE DES FAIBLES, de Marcel Godin, Les Editions du Jour, Montréal.

Marcel Godin fait son entrée dans la littérature avec fracas. Son recueil de nouvelles le situe déjà comme l'un des plus brillants parmi les jeunes écrivains canadiens. Ses contes sont violents dans leur concision. Ils expriment plus de désenchantement que de morgue, de déception que de désespoir. Il y a là un appel à l'amour, un besoin de tendresse qu'on devine mais qui demeure hors d'atteinte. On a l'impression que la nécrophilie exerce une subtile fascination sur l'auteur. Dans son conte "Mon Allemande" il chante l'amour accompli et libérateur mais cet amour éphémère est fait à l'image d'un rêve. Godin repousse une réalité qui prend son inspiration au vent du large. Il se réfugie dans les sombres cavernes imaginées par une âme meurtrie. Il détruit délibérément toute possibilité d'une envolée vers un monde meilleur car ce monde lui semble illusoire. C'est le comble du désenchantement.

Quand le procureur de la défense, Me Robert Servatius, au tout début du procès, protesta contre la légalité du tribunal, contre son droit à juger Eichmann, parce que formé de magistrats juifs, membres de ce peuple même qu'Eichmann était chargé d'exterminer, Me Hausner répliqua :

"Si l'un des juges qui forment le tribunal d'Israël était impartial, je lui demanderais de céder sa place. Car comment est-il humainement possible, à tout être humain, de quelque race qu'il soit, de ne pas être soulevé de colère et de dégoût devant l'énumération des atrocités dont est accusé Eichmann. Peut-on demander à un juge, de quelque instance juridique que ce soit, d'être insensible au meurtre, au viol, aux crimes de toutes sortes. Impartiaux, les juges d'Israël ne peuvent pas l'être. Justes, ils le seront, tout au cours des délibérations et dans le verdict qu'ils seront appelés à rendre, à la face du monde entier."

Voilà pour la façon dont se déroule le procès. Il est équitable et juste, au point de l'exagération. Toutes les facilités ont été accor-

dées au procureur de la défense, service d'interprètes, délais pour présenter ses témoignages, explications de la procédure. Le tribunal d'Israël n'aura aucun reproche à recevoir de ce côté.

Me Wechtenbruch, le jeune avocat allemand adjoint de Servatius, m'affirmait au cours d'une entrevue, que nulle part au monde ce procès aurait pu se dérouler de plus équitable façon.

A combien de reprises n'ai-je pas entendu l'un des trois juges avertir Me Hausner de s'en tenir au thème de l'acte d'accusation, de ne pas oublier que l'accusé est Adolf Eichmann et non le régime nazi, que tout ce qui s'écarte de cette voie n'est pas acceptable au tribunal.

De fait, le sentiment que m'ont laissé les deux premières semaines d'audience est que l'accusé Adolf Eichmann sera jugé, non pas par esprit de vengeance, par selon les exigences de la simple justice. Il n'est pas du tout assuré qu'il montera à l'échafaud. Dans toute son histoire, le peuple juif a fui la violence, a réprouvé la peine capitale comme châtement. Le précepte

LETTRE DE PARIS

LA MORT DE BARDAMU OU "LE TRAITRE"

par ARNOLD MANDEL

Ces cavaliers égyptiens noyés dans les flots de la Mer Rouge étaient des créatures de Dieu et, selon un midrache bien connu, le créateur s'irrita de l'allégresse des anges manifestée au naufrage des poursuivants des enfants de l'exode: "ne te réjouis pas de la chute de ton ennemi". Le romancier Louis-Ferdinand Céline, qui vient de mourir à Meudon, à l'âge de 67 ans, s'était noyé en 1945, entre Sigmaringen et Berlin, au cours du déluge submergeant le nazisme. Il revint à Paris avec une tête de noyé et dépensa les ultimes vestiges de son génie verbal pour pleurnicher, récriminer et conter de manière cocasse, entre deux hoquets sinistres, ses mésaventures de collabo-cocu. Cela nous a valu "D'un château l'Autre" et "Nord". En paranoïaque intégral, Céline ne semblait pas se rendre compte de l'étendue de sa culpabilité d'anti-juif frénétique. Non seulement il n'avait pas changé d'avis, mais même pas d'optique, ayant tout juste déplacé quelque peu son angle de vue. Par ressentiment, il s'en prit aux Allemands. Lui qui fut le premier partisan déclaré d'une collaboration et d'une fusion avec l'Allemagne nazie, encore avant la guerre, dans "Bagatelles pour un Massacre" finit par considérer l'Allemagne toute entière comme dressée en conjuration contre lui, Céline, avec la complicité des résistants français et des Juifs qui, explique-t-il (dans "Nord") avaient leurs entrées à la chancellerie du Führer, intriguaient et complotaient jusqu'au moment de la chute de Berlin. Si lui, Céline, échoua finalement, ayant été lâché par les nazis et les pétainistes et par eux vendu aux F.F.I. c'est parce que comme il le "précise" — il n'était même pas "Séphardim" (sic). Céline était-il fou? Sans aucun doute. Mais il s'agissait

"TU NE TUERAS POINT" nous vient de la THORA. Et nul n'ignore que la loi de l'Etat d'Israël ne comportait pas la peine capitale et qu'il a fallu la réinstaurer à l'occasion de ce procès. D'ailleurs, qu'Adolf Eichmann meure ou non étranglé par la corde, n'importe plus.

Le procès Eichmann a réveillé la conscience humaine. Comme le disait François Mauriac, dans l'introduction qu'il signait au livre de Léon Poliakov, Moisson de la Haine: Il ne faut pas que l'humanité se souviene. Son plus grand crime serait d'oublier l'effroyable expérience dont notre siècle a été l'apathique témoin."

d'une folie-refuge, d'une folie-recours, d'un délire défensif. Cela aurait pu redevenir, le cas échéant, une folie offensive.

Parce que le romancier du "Voyage au bout de la Nuit" était un grand écrivain et le docteur Destouches (le vrai nom de Céline), au retour d'une odyssée lamentable, un bien pauvre type, on s'est montré à son égard d'une extrême indulgence, en envisageant ses provocations dans la perspective d'une "licence poétique". Personne ne lui a demandé de comptes. Il a pu se produire à la télévision, signer ses services de presse chez Gallimard et soigner des scarlatines en banlieue sans être dérangé. Que cette complaisance procède d'un élan de charité ou — ce qui est plus probable d'une sorte de complicité de "gens du milieu" (littéraire), peu importe. Il n'y a pas lieu de le regretter. Il n'est pas, dans ces rapports, de "justiciers" justes. Brasillach — à peine plus coupable que Céline — a été fusillé en vain, car le Brasillach en question était déjà un autre quand on le mit aux fers, et le premier Brasillach survécut à sa propre exécution, puisqu'il s'agit d'un "esprit" dont la continuité n'a pas été enrayée; loin de là.

Mais comme on ne doit aux morts que la vérité, il est permis d'introduire dans la notice nécrologique de Céline une dissonance — au milieu d'un concert d'éloges à peine atténués qui maintenant s'orchestre dans les gazettes — en disant que, par folie ou mauvaise raison, l'écrivain a trahi son héros et son double: Bardamu. Car Bardamu, étranger irréductible dans les cités tentaculaires, Bardamu inadapté et inadaptable, encore que citoyen, soldat et amant; Bardamu, persifleur et sardonique, en conflit avec les clans et les coteries, profondément malheureux parce que fondamentalement dépaycé, c'est un peu, c'est beaucoup, nous...

On devrait, à présent, relire le "Voyage au bout de la Nuit". Sur la tombe fraîche de son auteur, cela équivaldrait à la fois à un acte d'absolution et à un ultime reproche.

Des livres, des hommes et d'un avenir russe

Jamais il n'y eut, dans le domaine de l'édition française, autant d'ouvrages, je ne dirais pas juifs, car il faudrait trouver un autre terme — "judéoides" ou "judéogènes" constitueraient des néologismes à la fois disgracieux et cocasses — mais dans lesquels, d'une manière ou d'une autre, l'être

juif se trouve impliqué, soit dans l'ordre religieux ou historique, ou encore sur le plan de la psychologie ou de l'expérience affective et, à la limite, même dans la dimension négative du non-vouloir-être ou du non-pouvoir-être juif (dans le roman notamment). Quand j'aurai consulté un spécialiste ou un bon dictionnaire des Sciences, je proposerai une formule de dénominateur commun chimique ou physique pour l'ensemble de cette matière différenciée à l'intérieur d'une relative et subtile identité. Rien qu'au cours de ces dernières semaines nous avons noté la "sortie" de deux romans israéliens: "Les Soldats du Matin" d'Aaron Amir (1), et "Heureux ceux qui ont peur" de Yaël Dayan (2), deux oeuvres de théologie juive; un Maïmonide (3) et un Benamozegh (4), plusieurs livres d'histoire contemporaine présentant en partie un considérable intérêt juif, dont l'impressionnant recueil d'Henri Amouroux "La vie des Français sous l'occupation" (5) (avec un chapitre intitulé: "Comment vivaient et mouraient les Juifs") et le brillant essai de Pierre Nora: "Les Français d'Algérie" (6). Il convient d'ajouter — et toujours pour ces toutes dernières semaines — à cette énumération, le tome II du travail de Charles Lehrmann: "L'élément Juif dans la littérature française" (7), deux livres d'érudition: "De Mahomet aux Marranes" de Léon Poliakov (8), et "Les Juifs dans le monde chrétien" de B. Blumenkranz (9). Enfin, un curieux récit autobiographique romancé d'une débutante: "Un amour maladroit" (10), de Monique Bosco, qui se déroule en partie au Canada. (C'est l'histoire d'une juive convertie sous la contrainte morale au temps de l'occupation). Anna Langfus, qui a publié il y a un peu plus d'un an "Le sel et le soufre" (11), très beau roman — situé dans le paysage du Varsovie de la mort juive — vient de recevoir le "Charles Veillon", très prestigieux prix littéraire international qui se décerne à Lausanne. Léon Poliakov a reçu tout récemment le prix Edmond Weil, prix spécifiquement juif avec le Baron de Rothschild dans le jury, (et Fleg, Néher, Lévinas, Manès Sperber, etc.) et dont le montant, 7 millions en francs anciens, est plus élevé que celui de la plupart des grandes récompenses littéraires officielles (Goncourt, Fémina, etc.) ce qui ne signifie pas qu'il rapporte plus ou même autant, bien entendu.

L'une des questions que soulève cette abondante production juive ou para-juive, est: "de quoi vivent tous ces auteurs? Qui les lit?" Pour ce qui est des romanciers — de cette catégorie, il n'est pas un seul qui gagne sa vie, ou seulement ses cigarettes et son café

LE THEATRE

La nouvelle saison du Théâtre du Nouveau Monde commencera au Théâtre Orpheum, vendredi, le 6 octobre, avec *Deux Femmes Terribles*, pièce qui a valu à son auteur, M. André Laurendeau, le prix du troisième Concours d'oeuvres théâtrales du Théâtre du Nouveau Monde. Soulignons qu'un jury est à lire actuellement les pièces soumises au quatrième Concours du même genre, dont le verdict sera rendu au mois de décembre prochain. Ces concours sont régulièrement subventionnés par le Secrétariat de la Province de Québec.

C'est Jean-Louis Roux qui met en scène la pièce d'André Laurendeau tandis que Jacques Pell en dessine les trois décors. Charlotte Boisjoli, Andrée Lachapelle, Françoise Faucher, Georges Groulx, Jean Lajeunesse, Jean-Louis Roux, Victor Désy, Marie Fresnières et Lise Lescaut interprètent les neuf personnages de *Deux Femmes Terribles*.

L'Opéra de quat'sous, de Bertolt Brecht-Kurt Weill, dont le Théâtre du Nouveau Monde a obtenu les droits après cinq ans de vaines tentatives, succèdera, en novembre, à la pièce de Laurendeau. A l'occasion de la première de *L'Opéra de quat'sous*, un grand gala marquera officiellement le dixième anniversaire du Théâtre du Nouveau Monde. Jean Gascon fait la mise en scène de l'oeuvre de Brecht; Robert Prévost dessine décors et costumes et Otto Werner-Mueller en est le directeur musical. Parmi une distribution, qui compte pas moins de vingt-cinq comédiens, on note les noms de Monique Leyrac, Pauline Julien, Germaine Giroux, Monique Mercure, Jean Dalmain, Victor Désy, Gabriel Gascon, Jean Gascon, Guy Hoffmann et Powys Thomas.

La deuxième partie de la saison débutera avec un spectacle monté par Georges Groulx, dont le choix n'a pas encore été définitivement fixé, et se terminera par une pièce de l'auteur américain, Barrie Stavis: *The Man who Never Died*. Marcel Dubé termine actuellement la version française de cette pièce qu'il a intitulée *Joe Hill*, du nom de son principal personnage. Avec cette pièce qui retrace l'histoire d'un des premiers martyrs du syndicalisme en Amérique, le Théâtre du Nouveau Monde compte prospecter à fond les possibilités de recrutement d'un public de théâtre dans le milieu des travailleurs.

noir, avec sa plume "juive". Quand, par exception, c'est tout de même un peu le cas — et le signataire de ces lignes est l'une de ces
(Lire la suite en page 4)

Lettre de Paris . . .

(Suite de la page 3)

rarissimes exceptions — la plume en question ne rapporte quelque chose que quand elle ne romance pas mais expose, commente et critique, autrement dit, quand sa pointe est journalistique. Des hommes comme Poliakov et Blumenkranz appartiennent plutôt au milieu scientifique que littéraire et sont plus ou moins des ressortissants du "Centre de la Recherche Scientifique". Anna Langfus fait, elle aussi, depuis quelque temps, du journalisme. Elle est, entre autres, critique des spectacles de *l'Arche*. Lehrmann, le grand spécialiste de l'apport juif à la littérature française, n'a jamais vécu en France. Il fut privat-docent à l'Université de Lausanne, puis Grand Rabbin du Luxembourg. Aujourd'hui, il enseigne à l'Université de Bar-Ilan, à Tel-Aviv. Il écrit en français et en allemand. Les Israéliens sont très fiers d'être traduits dans la langue de Racine, mais n'en escomptent aucun avantage matériel. Amir est un journaliste israélien. Yaël Dayan est fille de riches . . . Le brillant essayiste qui s'est révélé avec "Les Français d'Algérie" n'a pas encore la trentaine. Pierre Nora est le rejeton d'une très vieille famille juive française. Il est professeur d'histoire. Comme son livre a été mentionné dans la presse en tant qu'un des best-sellers pour la vente du mois de mai, je le croyais en fonds. L'ayant rencontré dernièrement, il me dit qu'il n'avait pas assez d'argent pour faire cet été un voyage en Israël, pays qu'il ne connaît pas encore. En faisant naturellement abstraction du "vrai" grand-public, qui n'entre pas en ligne de compte, ce que l'on pourrait appeler "l'élite élargie", litelle des livres concernant les Juifs et le judaïsme? On peut répondre: jamais de manière délibérée, par choix de climat, cette abstention se rapportant également au public juif. De manière fortuite, et pour des raisons multiples et complexes, un tel livre peut être un grand, voire un immense succès — exemple de Schwarz-Bart et du "journal" d'Anne Frank. Il n'empêche pas que les meilleures oeuvres reflétant le drame juif de notre temps avec de réels accents juifs (et sans l'équivalent littéraire d'un "hazanouth" exotique à l'usage d'étrangers) soient restées ignorées ou à moitié ignorées. Je ne citerai comme exemple le beau récit de Manès Sperber "Qu'une larme dans l'océan" (12) et les brefs et émouvants romans d'Elie Wiesel: "La Nuit" et "L'Aube". (13).

Mais alors si ces livres se lisent si peu pourquoi en éditer tant? A cette question on vous répond que c'est pour créer le besoin,

implanter l'habitude. Il paraît qu'autrefois, il y a un demi-siècle et plus, il y avait la même allergie par rapport à la littérature russe en France, exception faite pour Tolstoï. Mais aujourd'hui, Tchekhov, Dostoïevsky, Gogol sont des denrées de première nécessité sur le marché de la culture générale. Il nous faut donc attendre notre problématique "avenir russe".

La "SAISON"

C'est maintenant la période des vacances. La "saison" est finie et, dans l'ordre des "manifestations juives", si l'on ne veut pas faire mousser, coûte que coûte, n'importe quelle petite goguette, le bilan est assez maigre et surtout composite et décevant. Nous ne parlerons pas du "colloque des intellectuels juifs" du C.J.M. (le troisième) qui eut lieu en automne. C'est déjà trop loin et il vaut mieux réserver en l'occurrence les pouvoirs et les enseignements éventuels du commentaire pour le prochain de ces colloques, qui aura lieu dans peu de semaines. Il y eut au cours de l'hiver une petite "Table Ronde" judéo-christiano-laïque sur le "birth control", échange de vue assez dénué de sens sur le plan d'une "problématique" du judaïsme. Un Rabbin orthodoxe expliqua le point de vue juif religieux en général concernant la vie sexuelle. Léon Askenazi précisa, en disant que le judaïsme ne dépréciait pas la volupté "légitime". En admettant que les "autorités" juives arrivant à la conclusion d'une justification possible, dans la perspective religieuse, "du birth control", il n'y aurait pratiquement rien de changé à cet égard. Le très petit nombre des stricts observants ne reconnaîtraient pas une telle "dispense" et n'en feraient pas usage. Quant à l'immense majorité des Juifs de France, l'interdiction religieuse, ni son éventuelle levée ne les concernent dans cet ordre d'idées.

Autre colloque qui eut lieu au début du printemps, à Grenoble, et où il était question du sort des minorités non-musulmanes dans l'Algérie indépendante.

Récente signature de l'accord culturel franco-israélien dont l'un des principaux effets sera l'adoption du français comme première langue étrangère dans l'enseignement secondaire en Israël, celle de l'hébreu comme langue étrangère vivante aux épreuves du baccalauréat en France. En faisant l'histoire de l'enseignement des langues étrangères en Israël et en critiquant la prépondérance de l'anglais à l'Université de Jérusalem (due surtout au fait que les grands donateurs de cette Université sont des Juifs américains, donc de langue anglaise), M. Gilbert, ancien ambassadeur de France à Tel-Aviv, a traité cette atti-

tude d'anglophilie linguistique des dirigeants de ladite Université de "réaction de schnorrers".

Avec le changement d'orientation qui va introduire la francophonie à l'*alma mater* hiérosylinite, les riches juifs français — piêtres donateurs — n'auront pas d'efforts particuliers à faire pour conférer cette fois-ci à la nouvelle primauté linguistique un caractère résolument désintéressé. Le récent accord — en égard à la diffusion mutuelle de la connaissance du français et de l'hébreu qui va en résulter — nous permettrait-il aussi d'espérer que désormais des "spécialistes" de choses israéliennes — qui sont juifs et prétendent en plus faire métier d'hommes de plume dans la presse juive — vont enfin acquérir des rudiments de basic-hébreu, puisqu'aussi bien ils se mêlent de nous enseigner cette langue. Lu encore tout récemment dans un "papier" sur Israël du genre "enthousiaste", que diaspora signifie dispersion en hébreu, que, lui, le reporter en question, emploie à dessein ce terme hébreu tant significatif, etc. Cette "bourde" a déjà été produite à plusieurs reprises, depuis que l'on fait du reportage en Israël (un jour j'ai même vu "*diasporoth*" au pluriel féminin). Miracle d'Israël: un Juif, même hors d'Israël, ne sait plus ce que signifie "galouth". Mais pour que ce Juif — et ses pareils — apprennent au moins à quelle famille de langues appartient le mot "diaspora", il faudrait probablement encore signer une convention culturelle spéciale, franco-hellénique.

Au début de cet hiver, Georges Altman, qui fut rédacteur-en-chef de "Franc-Tireur" est mort prématurément à la suite d'une grave maladie. Ce parisien né — natif, mais de souche juive polonaise, était encore par toutes ses fibres de cette génération de juifs des faubourgs et des boulevards d'entre les deux guerres pour lesquels le judaïsme s'incarnait et se résorbait en même temps dans les idéaux et l'idéologie révolutionnaires. Jeune écrivain d'avant-garde, pionnier de l'art cinématographique, ami et fervent admirateur de Charlie Chaplin, il avait été aussi un communiste militant. Déçu et mortifié par la "révolution défigurée", comme tant d'autres, il ne s'était cependant pas entièrement détaché de ses liens sentimentaux avec la mythologie révolutionnaire. Nous l'avons encore entendu dire, au cours du dernier colloque de C.J.M.: "Je suis fier d'être Juif, comme le fut Trotski". Il était très affecté par l'antisémitisme en U.R.S.S. et dans les pays satellites, au point qu'il se convertit au sionisme. En partie, Altman, enfant perdu des espoirs brisés de la révolution mondiale, n'était plus "de saison" et dans cet ordre d'i-

Lettre de Jérusalem . . .

(Suite de la page 1)

très nette amélioration du niveau. On serait volontiers resté toute la nuit à écouter d'autres chansons en anglais, français, hébreu, yiddish, italien, yougoslave, etc. . . mais les choristes avaient un programme chargé et chaque ensemble n'a pu interpréter que deux ou trois chansons.

Dosh le caricaturiste

Une caricature vaut souvent un éditorial et parfois même le dépasse par sa concision percutante. Presque chaque jour les lecteurs de "Maariv" après avoir lu rapidement les gros titres, retournent leur journal pour retrouver en dernière page "La" caricature de Dosh. Ce n'est pas tellement le dessin lui-même qu'ils cherchent ainsi mais la confirmation graphique de ce qu'ils pensent. En quelques traits Dosh résume avec humour la situation de l'Israélien et ses nombreux problèmes. La rétrospective des caricatures de Dosh que l'on peut voir à Tel-Aviv est un retour en arrière avec le sourire. Comment ne pas sourire lorsqu'on se souvient des heures de tension et d'angoisse au moment de l'opération du Sinai et que l'on voit Israël, le petit Sabré créé par Dosh, chapeau Tembel, short et sandales, traversant une forêt pleine d'ennemis en tenant par la main la petite Marianne en bonnet phrygien. Ou encore, tout récemment paru — Israëlchik avec un cerf-volant portant l'inscription Chavith 2 et volant au-dessus de lui un aigle énorme tenant dans ses serres une fusée menaçante, avec la légende extraite d'un article paru dans la presse soviétique "Israël veut créer une atmosphère de panique dans le monde". On passe d'un dessin à l'autre, d'une caricature à l'autre et l'on retrouve une atmosphère, une situation, un événement.

Pourquoi les livres d'histoire ne sont pas faits par des caricaturistes?

dées les rapports avec lui devenaient difficiles. Mais, sur le plan humain, c'était un confrère et un "patron" charmants, doué d'un sens de l'humour authentiquement juif. Sa disparition "appelle" tristement un titre violent et tragique de Rimbaud: "Paris se dépeuple".

Note signalant les éditeurs des ouvrages mentionnés:

(1) Seuil; (2) Juilliard; (3) Presses Universitaires; (4) et (5) Fayard; (6) Juilliard; (7) Albin Michel; (8) Calman-Levy; (9) Mouton et Co. Paris-La Haye; (10) et (11) Gallimard; (12) Calmann-Levy; (13) Seuil.